

<https://fakirpresse.info/a-la-fin-c-est-nous-qu-on-va-gagner-oui-mais-comment-3-3>



À la fin, c'est nous qu'on va gagner. OUI, MAIS COMMENT ? (3/3)

- Archives - Au Menu - 52 -



Publication date: lundi 1er mai 2017

Copyright © Journal Fakir - Tous droits réservés

On le sait, désormais : qu'on leur laisse les mains libres, et pour maintenir leurs profits, ils iront jusqu'au bout. Jusqu'au désastre.

Comment on va s'y prendre, alors, pour leur retirer le pouvoir ?

Mon « Que faire ? » ressemblerait plutôt à « Que ne pas faire ? » Qui ne va pas vous brosser, chers lecteurs, dans le sens du consensus...

Que ne pas faire ? Miser sur les petites solutions locales

« Vous connaissez le colibri ? » Une dame prend la parole, aux Glières, à la fin d'un débat sur Ambroise Croizat. « C'est un petit oiseau qui, lorsqu'éclate un incendie, prend une goutte d'eau et va la jeter sur les flammes. Eh bien, soyons tous des colibris ! Faisons chacun un geste. » Dans la salle, tous les auditeurs approuvent, l'un racontant comment il participe à une AMAP, l'autre comment ils ont sauvé la Poste dans un village de l'est, etc. Je n'approuve pas.

« Faisons chacun un geste ! » Je n'approuve pas.

Bien sûr qu'on peut le faire. Ces engagements locaux nous apportent souvent du bonheur, un sentiment d'utilité plus immédiate. De ces expériences, proches des hommes, naissent des idées neuves. Et dans ces actions concrètes, nous élevons nos capacités, nous acquerrons du sens pratique, nous gagnons en confiance, nous apprenons à gérer, etc.

En revanche, ces louables initiatives colportent souvent une illusion nocive : que la somme des solutions locales ferait une solution globale. Que face à l'agriculture productiviste - par exemple - nous n'aurions qu'à récupérer trois hectares en bio ici, cinq hectares là, sans exiger, avant tout, des lois, des lois sur les produits phytosanitaires, des lois sur l'irrigation, des lois sur l'élevage des porcs, des lois sur l'usage des hormones - et des sanctions sévères pour les contrevenants. Que face aux médias dominants - au hasard - nous n'aurions qu'à défendre les feuilles de choux alternatives, Fakir, Le Postillon, CQFD, Article 11, et non à imposer la socialisation de TF1, l'éclatement du groupe Lagardère, la confiscation de la presse Dassault. Bref, que face à un Capital organisé à l'échelle nationale, européenne, voire planétaire, nous n'aurions qu'à multiplier les résistances clairsemées.

Tout cela, faisons-le. Soit. Mais en même temps, dépassons cette courte vue. Sans quoi nous optons d'emblée pour la défaite : on se maintiendra à la marge, oui, certes, mais nous leur cédon le centre du terrain. Nous leur laissons la plus grande part du gâteau - et les mains libres pour nous étrangler.

Que ne pas faire ? Miser sur la grande solution globale



« Un échec lamentable », ont regretté les écologistes après le sommet de Copenhague, à l'automne 2009. Et ils se sont dits « déçus », « consternés », « écoeurés de l'incapacité des pays riches à s'engager ». Qu'en escomptait-on ? Si ces grands-messes internationales apportent des petits-mieux - même infimes - , c'est déjà ça. Mais comment avance l'Histoire - lorsqu'elle avance, plutôt que de reculer ? Parce que les Grands se réunissent à Washington, à Pittsburgh, à Deauville, et décident ensemble que, tiens, cette année, on va accorder une retraite décente à tous nos travailleurs, partout dans le monde, en même temps ? Ou même parce que des gentilles ONG, de braves militants, se rassemblent à Gênes, à Seattle, à Caracas, et font plein de bruits, plein de manifs, plein de débats, pour que les Grands accordent une retraite décente à tous les travailleurs, partout dans le monde, en même temps ?

Jamais.

Si elle n'est pas déjà perdue, c'est une illusion à perdre.

Comment avance l'Histoire - lorsqu'elle avance, plutôt que de reculer ?

Les Forums Sociaux Mondiaux ont rythmé les années 2000, de Porto Alegre à Saint-Denis. Ces rencontres, et les manifestations contre l'OMC, le FMI, Davos, qui lui étaient liées, ont mobilisé des hommes par millions, amené à la politique toute une génération, nourri des échanges entre continents, fait fleurir mille envies. Un bilan globalement positif, donc.

S'est néanmoins répandu un leurre : d' « antimondialiste » auparavant, la gauche a positivé la mondialisation et s'est faite « alter- ». Les théories à la Toni Negri ont dominé les jeunes esprits : contre « l'Empire », se dessinerait un contre-pouvoir planétaire, la « Multitude », sans « peuple » has been, sans « nation » périmée, sans « classe » dépassée, mais une nuée floue à même de « bâtir des alternatives globales ». Bientôt, se promettait-on, une démocratie universelle unirait les citoyens du monde.

On peut le viser, comme une utopie lointaine. On doit pourtant constater, concrètement, au présent, que nous en sommes fort éloignés : après dix années de FSM, il n'y a pas l'ombre d'une assemblée délibérative. Pas l'embryon d'un représentant. Pas le début d'un cadre législatif, pour imposer une règle commune au paysan burkinabé et au businessman californien. Quant à la taxation des capitaux, la mesure phare d'ATTAC, elle devait se faire « au niveau international sinon rien ». Ce fut donc rien.

Que ne pas faire ? Miser sur la consommation citoyenne

C'était à la veille du 21 avril 2002. Je suivais en direct, à Amiens, mon premier plan social - chez Whirlpool, qui délocalisait en Slovaquie.

« Et qu'est-ce que vous envisagez, vous, comme solutions ? » j'interrogeais les délégués CGC.

- Nous, on espère beaucoup dans le commerce équitable, m'a confié Pierre-Yves Dorez. Vous connaissez Max Havelaar et le café Méo ?

- Y a un retour, aussi, à l'agriculture bio, l'appuie Cécile Delpirou.
- Regardez la campagne contre les ballons du Mondial, reprend Pierre-Yves, des ballons confectionnés par des gamins afghans ou des prisonniers chinois.
- Demain, l'éthique peut devenir un critère d'achat, prophétise Cécile. Les gens mettront bien 300 F de plus pour un lave-linge fabriqué dans leur pays. » (Ca m'a navré, comme réponse. Un tel manque de lucidité.

Aucun « civisme des consommateurs » n'a imposé la Sécu.

Cette aspiration, je l'ai retrouvée chez un secrétaire d'Union Locale CGT, bien rouge pourtant : la métallurgie fuyait du Vimeu vers la Chine, et qu'envisageait-il, comme remède ? De « coller des étiquettes 'Made in Picardie' sur les robinets. » Et dernièrement, encore, sur le parking d'Albertville, comment les caissières d'ED combattaient-elles l'ouverture du dimanche ? « On doit convaincre les clients, un à un, que ce n'est pas bien. »

Que, personnellement, on achète « bio », ou « équitable », ou « Français », parfait. Mais comment transformer cette éthique individuelle en règle collective ? Sitôt franchi le seuil d'une supérette, le citoyen s'évanouit. On réagit avec notre porte-monnaie. On remplit nos chariots de marques tambourinées à la télé. Aucun « civisme des consommateurs » n'a imposé la Sécu. Ou la retraite à 60 ans. Ou la fin du travail des enfants. Ou le repos dominical. Il a fallu des lois pour ça, pour punir les mauvais comportements et encourager les bons. Il nous faudra des lois, encore - et la force de les imposer. Pour que, par exemple, les firmes qui pratiquent le dumping - social, fiscal, environnemental - voient leurs produits tout bonnement interdits de vente.

Que ne pas faire ? Refuser le cadre national

Qu'on imagine le Front Populaire, aujourd'hui : « 'Deux semaines de congés payés' ? 'Quarante heures par semaine' ? Nous, on est avec vous, répondrait Léon Blum à la foule, mais si on le fait tout seul, jamais ça ne va marcher. Donc, nous, socialistes français, on vous a bien entendu. Ce qu'on vous propose, c'est qu'au prochain Conseil de l'Union, à Bruxelles, on présente une série de mesures à nos partenaires : pour que ces deux semaines de congés payés, cette loi des quarante heures, s'imposent (pas tout de suite mais bientôt) dans tous les états. Qu'on fasse une Europe sociale ! »

Qu'on rejoue 1789, pourquoi pas : « Une 'Assemblée nationale', vous réclamez ça ? 'Qui déciderait à la place du roi' ? Très bien, non, très bien, je le note. Voire 'plus de roi du tout' ? Une quoi ? Une 'République' ? Alors, bon, je comprends votre colère, on va tout mettre sur la table lors du prochain sommet, mais je tiens à vous prévenir : je ne suis pas certain que la Prusse sera cent pour cent d'accord. L'Autriche-Hongrie n'en parlons pas. A mon avis, si on veut un régime républicain, si on le veut vraiment, il faut se donner le temps de convaincre nos voisins et que, lentement, toute l'Europe s'y mette. Ca prendra du temps, sans doute, mais c'est le seul chemin. »

Ils ont arrêté l'histoire. Ils ont tiré le frein à main du progrès.

Voilà comment ils ont arrêté l'Histoire. Comment ils ont tiré le frein à main du progrès. C'est une leçon d'impuissance, que même des révolutionnaires répandent, au fond, pariant sur des révoltes européennes, voire mondiales - sinon rien. Une révolution à l'échelle d'un pays, voilà qui serait devenu impensable. Ou pire : de droite, digne de Pétain. On peut « penser global » (et aspirer à une « mondialisation solidaire »), on peut « agir local » (et participer à une AMAP), mais plus national.

Heureusement, néanmoins, heureusement que le Venezuela n'a pas attendu l'approbation de la Colombie, du Chili, voire des Etats-Unis pour secouer son joug ! Et finalement, entraîner l'Amérique du Sud. Heureusement que la Tunisie n'attend pas l'Algérie, le Maroc, l'Egypte, la Syrie pour se débarrasser de son dictateur ! Et finalement, entraîner l'Afrique du Nord derrière elle.

L'ordre international, c'est toujours l'ordre.

Un pays n'existe, ne devient grand, que par le trouble qu'il y sème, par les questions qu'il pose au monde. La France, comme un volcan, a craché des flammes d'espoir, en 1792, 1830, 1848, 1871, mettant toutes les monarchies en émoi - avec, contre elle, les faux assignats, la fuite des capitaux, les armées à nos frontières, la trahison des généraux. Autant de points d'appui, ailleurs, en Europe, sur d'autres continents, pour les rebelles qui ne se résignent pas, pour les hommes qui n'opinent pas devant le présent d'un éternel « *c'est comme ça* ». Tout comme la Russie de 1917, malgré tout, malgré la suite, a ouvert une brèche pour les écrasés des tranchées et d'après. Tout comme le Cuba de 1957 pour le Tiers-monde. Tout comme la Guadeloupe de 2009 pour la métropole. Tout comme, jadis, l'Angleterre et son Habeas Corpus pour notre bourgeoisie, etc.

Attendre que la colère se lève en Italie, en Allemagne, en Angleterre, voire en Inde ou en Chine, c'est se condamner, alors, à une Histoire qui fait du sur place. Qui pourrit sur pied. Quand je crois, moi, en la matière, à l'unilatéralisme.

A une sécession qui fait école.

Que faire ? Nous élever au-dessus de l'époque

Dans *Vie et mort de Léon Trotsky*, Victor Serge écrit : « *Tous les traits de son caractère, de son esprit, de sa vision de la vie appartenait depuis plus d'un siècle à l'intelligentsia révolutionnaire russe. Des dizaines de milliers de combattants les eurent, les avaient à ses côtés (et je n'exclus pas de cette foule beaucoup de ses adversaires). Ces générations l'avaient porté, formé, elles vivaient en lui, et la sienne, produite par les mêmes circonstances historiques, lui était dans son ensemble identique. J'ai tant de noms, tant de visages sous les yeux, en écrivant ces lignes que j'y vois une vérité éclatante. Cette génération, il a fallu la détruire tout entière pour rabaisser le niveau de notre temps.* »

J'éprouve l'inverse, aujourd'hui, pour ma part : un très bas niveau de notre temps. En toute franchise, je me sens médiocre parmi des médiocres - avec une faible conscience critique, une logique distordue, une maigre connaissance historique, et pas grand-monde parmi les militants pour me tirer vers le haut. Nous avons des excuses pour ça : à partir des années 80, où l'on apprit à *Vivre et penser comme des porcs* (selon l'ouvrage lucide de Gilles Châtelet), la fabrique du crétinisme a tourné à plein. Et en particulier quant à la politique : au nom de la modernité, voire de la post-modernité, nous devons faire table rase de toute tradition - c'est-à-dire, au fond, de tout savoir. Orphelins de notre passé. La gauche s'accultura et ne laissa aux jeunes, comme héritage dialectique, qu'un CD de Manu Chao et un tee-shirt de Che Guevara.

C'est toute la marée qui doit désormais remonter, qui remonte déjà. Il faut nous élever au-dessus de nous-mêmes, au-dessus d'une époque qui nous veut vautrés. Que nous embrassions notre histoire, que nous comprenions Mirabeau, Danton, Robespierre, Marat, Babeuf, que nous assimilions les leçons de 1789 et 1793, 1917 et 1936, leurs errements, leurs grandeurs, leurs échecs. Jeté au rebut, Karl Marx est revenu à la mode : c'est au tour de Lénine, désormais, de Jaurès, de Gramsci, de Trotsky, de ces « intellectuels organiques » qui ont voulu le pouvoir, c'est à leurs côtés que nous devons méditer le présent - sans que leur pensée, encore moins leurs actes, n'entre au Panthéon ou dans un mausolée.

Que nous parlions comme une classe qui a gagné en force - et en conscience de sa force.

Que notre regard s'élargisse, avec générosité, avec ampleur. Que notre esprit gagne en lucidité, notre âme en détermination - pour n'être pas que des phraseurs, des hurleurs de slogans. Pour ne pas devenir, non plus, des forçats de l'originalité - qui ferions de la politique comme une distinction. Que nous parlions, oui, puisqu' « *aujourd'hui, pour nous, le seul moyen d'action, le seul moyen qui prépare les réalités de demain, c'est la propagande et la parole* » (du Jaurès), mais que nous parlions comme une classe qui a gagné en force - et en conscience de sa force, comme des hommes qui seront bientôt, peut-être, l'élite de rechange, méritant la confiance d'un peuple pour enfanter d'un monde, dans la douleur et la joie. Alors, ainsi relevés, nous verrons des dirigeants dignes de nous : un peu au-dessus de la mêlée, mais pas trop.